

PHI DE L'ABONNEMENT  
Edition Quotidienne.  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro



Cinq Sous

PHI DE L'ABONNEMENT  
Edition Hebdomadaire.  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

# L'Abcille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 12 MAI 1909

82me Année

## La déposition d'Abdul Hamid.

Récit d'un témoin oculaire.

Le député jeune-turc Carasso Effendi, qui faisait partie de la délégation parlementaire chargée de notifier à Abdul Hamid les décisions de l'Assemblée nationale, a fait au "Daily Telegraph" le récit suivant de la scène dramatique qui se déroula alors à Yildiz-Kiosk.

Avant reçu de l'Assemblée nationale la mission d'informer le Sultan de sa déchéance, nous quittâmes le Parlement dans le landau de Sull Pacha. Il était deux heures trente de l'après-midi. On tirait le canon. Nous étions quatre : deux députés, Essad Pacha et moi-même ; deux secrétaires : Abran Effendi et Aris Pacha.

En franchissant l'enceinte d'Yildiz, nous levâmes les yeux vers l'horloge. Il était trois heures. A l'entrée principale, trois officiers de Salonique, qui étaient de service, virent au devant de nous. C'étaient Halil Bey, commandant de la gendarmerie, grand et fort, les cheveux gris déjà bien que jeune ; Taïar Bey et Sirib Sabir Bey, trois hommes triés sur le volet que tout l'or du monde n'aurait pu corrompre.

Nous descendûmes de voiture pendant que les troupeaux nous saluèrent militairement et que leurs chefs nous donnèrent l'accolade en silence.

Nous avançâmes alors par une avenue gardée à son entrée par deux pavillons jadis occupés par les gardes du corps. Nous passâmes une seconde grille grande ouverte ; devant nous s'éleva le palais mauresque, le Chitlé Kiosk, avec sa galerie, avec ses piliers et ses marches de marbre, entouré de moindres édifices éparpillés dans les jardins. Par tout la solitude, un calme de mort.

Nous entrâmes : Halil Bey nous mène dans un corps de garde où nous déposâmes nos chapeaux et nos pardessus ; carissime coïncidence : c'est là qu'il y a neuf mois je fus emprisonné et interrogé. Un officier s'avance. Nous demandons Djavad Bey. Un instant, puis une porte s'ouvre et Djavad Bey apparaît. C'est un vieillard de soixante ans ; derrière lui la porte est soigneusement barrée. Il demande : "Que me voulez-vous ?" Essad Pacha répond : "Nous désirons voir le Sultan." Djavad Bey ne répond pas ; il retourne porter de notre demande, mais ceux qui gardent la porte ne veulent pas lui ouvrir. Des ordres, parait-il, ont été donnés ; personne ne peut rentrer après être sorti.

Djavad parle quelques instants, puis il rentre. Nous attendons. De longues minutes s'écoulent. Nous restons silencieux. Je regarde Essad Pacha, je l'examine. Je sais qu'il nous a une haine mortelle contre Abdul Hamid, qui a fait assassiner son frère Ghanî Bey sur le pont de Galata. Je crains qu'il ne cède à la passion de la vengeance et d'invalide le Sultan, ne l'humilie ; mais la voix est calme et posée, je suis rassuré.

Dans l'intervalle nous prenons quelques précautions. Abdul Hamid, qui est toujours armé, n'hésite pas, lorsqu'il est pris de peur, à tirer son revolver. C'est ainsi qu'au sein prompt que l'éclair il a tué des innocents dont l'attitude ou quelque geste soudain l'avait effrayé, et chacun sait qu'il ne manque jamais son homme. Nous faisons donc jouer nos dagues dans leur gaine, et je vous assure que si le Sultan avait fait mine de nous menacer nous l'eussions décapité sans hésiter.

Essad une porte se rouvre, Djavad Bey apparaît. Il s'approche de nous et nous dit : "Le Sultan vous attend."

Derrière lui se tiennent une vingtaine d'ambas noirs. Nous avançons.

Arrivés à la galerie extérieure, les eunuques nous entourent. Nous pénétrons dans le vestibule. Nous nous trouvons immédiatement à l'entrée d'un vaste salon. Nous y pénétrons. Les officiers se tiennent derrière nous,

le dos à la porte, barrant la sortie.

Les fenêtres sont closes et les stores baissées. Il est là. Le Sultan est entré sans faire le moindre bruit par une porte dissimulée derrière un paravent, porte qui communique, je suppose, avec le harem.

Quelques instants après, Abdul Hamid émerge de derrière le paravent. Il s'avance de quelques pas, puis s'arrête et nous fixe, pâle et étonné. Il restera debout devant nous jusqu'à la fin.

Nous comptons le trouver en grand uniforme, prêt à entendre dignement le verdict de la nation ; il était, au contraire, habillé en civil, avec une négligence qui trahissait sa hâte et son agitation ; sa cravate n'était pas nouée, mais simplement retenue à l'aide d'une épingle retenue d'une perle. Il avait les bras ballants ; ses mains tremblaient légèrement. Ses épaules, plus rondes que d'ordinaire encore, lui donnaient un air d'humilité.

Après un salut solennel, Essad Pacha dit les paroles fatales. Il les prononça lentement, d'un ton clair et précis qui emplissait la salle silencieuse où, durant vingt trois ans, un simple geste de cet homme, qui tremblait maintenant devant nous, avait suffi à terroriser un empire.

Essad Pacha dit : "Nous sommes venus vous informer qu'en vertu d'un fetsva rendu par le Chéri, la nation vous a détroné."

Job servais attentivement Abdul Hamid. A ces mots, un frisson convulsif passa sur sa face et sur son corps. Alors, nous attendîmes la réponse d'Hamid ; elle ne vint qu'après un silence.

"Et ma vie ?" dit-il d'une voix tremblante.

Essad répondit : "La nation est noble et généreuse, elle n'a pris encore jusqu'à ce jour aucune décision concernant votre vie."

Le Sultan inclina la tête et réfléchit quelques instants ; puis, comme se parlant à lui-même, il s'exclama : "Il parle toujours de la même façon."

Il lève ses regards et les tient fixes. Je lui dis : "Vous avez le droit d'espérer dans la noblesse et les bons sentiments de la nation."

Alors le Sultan de demander : "Et ma famille ?"

A ce moment les officiers se sont éloignés de la porte et s'approchent. Abdul Hamid, les montrant d'un doigt tremblant, dit : "Ces soldats jurent-ils qu'ils préserveront ma vie ?"

Essad Pacha ajoute : "Je puis vous assurer que rien n'est médité contre votre vie."

Abdul Hamid semble rassuré. Mais une pensée égoïste l'assaille. Il se laisse aller à dire d'un ton méditatif : "Comment vais-je vivre maintenant ? Depuis deux jours c'est à peine si un serviteur m'assiste. Je manque presque de nourriture, j'en suis réduit à vivre avec les femmes !"

La voix se fait soudain suppliante. Il conclut : "Je prie la nation d'être assez bonne pour me donner comme résidence le palais de Soheragan. C'est là que je suis né ; c'est là où j'ai assuré la vie de mon frère Mourad durant trente ans, subvenant à ses besoins, et maintenant (le Sultan montre par la fenêtre à demi ouverte la coupole de Tohragan, sur le Bosphore, au pied des collines d'Yildiz), et maintenant il me serait facile de traverser ces jardins et d'atteindre cette résidence sans être vu."

Se tournant vers Aris Pacha, il continue : "Vous connaissez ce secret passage."

Aris ne répond pas. Le Sultan à ce moment songe que Théragan est habité par son neveu, le fils de Mourad. Il remarque : "Mais il est nécessaire que mon neveu quitte d'abord ce palais, car on se peut songer à

l'y faire coexister deux harems."

Aucune réponse.

Le Sultan prend courage ; il se risque timidement à défendre son passé : "J'ai fait tant de bien à la nation et la nation ne l'a pas reconnu. A-t-elle oublié la guerre grecque ? Après la proclamation de la Constitution que j'ai juré de respecter, je n'ai pas cessé pour un seul instant de tenir mon serment, et s'il y a eu à Constantinople quatre malandrins et demi (expression turque pour signifier quelques gens) pour fomenter les derniers troubles, c'est eux qu'il faut punir. N'ai-je pas prouvé mon horreur du sang ? Combien de sentences de mort ne me suis-je pas refusé à signer ! Si j'en ai signé quelques-unes, ce fut par absolue nécessité."

Pas de réponse. Un court silence, dont Abdul Hamid éprouve la signification terrible. Il s'exclame : "Que puis-je faire ? C'est la volonté de Dieu !"

En face de notre impassibilité, Abdul Hamid est saisi de non-repos par la crainte. Il répète : "Êtes-vous sûrs que ma vie sera préservée ? La nation la garantit-elle ?"

A ce moment, le jeune Abdulahim, fils du Sultan, commence à pleurer. Il essaye de se contenir ; mais ses larmes débordent. Il se cache derrière le paravent et ses sanglots éclatent. Le Sultan se tourne vers lui. Alors, dans les yeux cruels, dans ces yeux qui n'ont jamais pleuré, nous voyons poindre deux larmes. Les gémissements du jeune garçon nous émeuvent. Nous ne nous attendions pas à trouver après du tigre une telle cause de pitié.

Je répète au Sultan : "N'ayez aucune crainte pour votre vie, ni pour celle de vos fils."

Il me supplie : "Me le jurez-vous ? Vous, soldats, donnez-m'en le serment par votre honneur de soldat."

Les officiers répètent d'un mouvement de tête, nous regardants comme pour dire : Ce n'est pas à nous de décider.

Les pleurs d'Abdul Hamid vont nous faire faiblir. Il est nécessaire de mettre un terme à ce douloureux colloque. D'un ton tranchant, Essad Pacha prononce : "Officiellement, nous ne devons faire que les communications déjà entendues. Nous exprimerons à la nation les vœux que vous venez de formuler."

Le Sultan s'exclame : "Puisse Dieu confondre ceux qui ont causé ce malheur !"

Je le regarde et je réponds : "Oui, Dieu est juste et nous pouvons être certains qu'il confondra les coupables."

Pour la deuxième fois, un frisson ébranle le corps d'Abdul Hamid, qui nous salue à deux reprises, humblement, portant les deux mains à son front. Et nous partons.

La conversation a duré dix-huit minutes.

Nous trouvons la ville bruyante, couverte de drapeaux, pleine de joie. Le long cauchemar est fini. Sur le Bosphore, sur la Corne d'Or, on prépare les illuminations.

## Crampes

"Je Souffris 9 Ans"

écrit Mme Sarah J. Hoskins, de Cary, Ky. "J'avais de sérieux désordres sexuels les femmes sont sujettes et des crampes qui me mettaient presque à la mort. Je souffrais atrocement de maux de dos et de mon côté droit. J'essayai de tout pour me soulager, mais je n'y parvins pas, et j'avais perdu tout espoir d'être jamais bien, quand enfin je commençai à PRENDRE CARDUI. Je puis maintenant laver toute la journée et vaquer aux soins du ménage avec facilité et c'est à

Mme S. HOSKINS, Cary, Ky.

Cardui que je dois la santé dont je jouis actuellement."

Mesdames, il vous faut Cardui pour la débilité dont vous êtes atteintes car il a été reconnu qu'il change cette faiblesse en force. Vous devriez commencer à en faire usage immédiatement, car il est dangereux de donner prise à une maladie quelconque sur n'importe quelle partie de votre corps. Chassez tous les maux singuliers aux femmes et combattez leur débilité, en prenant ce honneur remède des femmes : CARDUI. Commencez aujourd'hui !

PRENEZ LE LIVRE GRATIS

Demander par écrit le Livre de 6 pages illustré, "How Treatment for Women" décrivant les symptômes des Maladies des Femmes et donnant les précieux avis sur la santé, l'hygiène, la diète, les médicaments, etc., pour les femmes. Expédié gratis, franco de port. Adresse : Ladies' Hygiene Dept., The Chattanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.

## Prenez CARDUI

### Jean Orth est retrouvé !

Chicago, 11 mai.—Le "Journal" consacre aujourd'hui toute sa première page à un récit sensationnel tendant à démontrer, par des preuves soi-disant irréfutables, qu'il a découvert la retraite dans laquelle se cache Jean Orth, l'ancien archiduc, Jean Salvator d'Autriche, prince de Hapsbourg, disparu depuis 19 ans de la scène du monde après son mariage avec Ludwine Stubel, une artiste lyrique.

On croyait généralement que l'archiduc avait perdu la vie dans le naufrage du voilier "Santa Margarita" au large de la côte du Chili.

Suivant le "Journal", Jean Orth serait actuellement à Painesville, Ohio, où il remplirait l'emploi de mécanicien dans une fabrique aux appointements de 15 dollars par semaine. Il aurait renoncé, vu son âge avancé, à cacher plus longtemps son identité et aurait exprimé le désir d'être inhumé en Autriche.

Voici en résumé le récit du "Journal".

"Jean O th, après avoir quitté la cour de Vienne, s'était marié à Londres avec Mile Stubel et était parti pour un voyage autour du monde sur le voilier "Santa Margarita" qu'il avait affrété dans ce but. A l'arrivée du navire à Cuyavans, un petit port du Rio de la Plata, les deux époux étaient descendus à terre en annonçant au capitaine qu'ils rejoindraient le navire à Valparaiso, Chili. Le "Santa Margarita" double le Cap Horn et depuis lors on n'en entendit plus parler.

Après avoir parcouru une partie du continent sud-américain les deux époux échouèrent à la Martinique, où ils s'installèrent sur une plantation. Ils y vivaient heureux, lorsque survint l'éruption du Mont Pelé qui anéantit la famille de Jean Orth. Celui-ci, par un heureux hasard, se trouvait à Fort de France, et dut à ce fait d'échapper sain et sauf à la catastrophe. A son retour à Saint-Pierre il fut recueilli avec les rares survivants à bord d'une canonnière française, qui quelques jours plus tard le débarqua dans un port des Antilles d'où il gagna les Etats-Unis. Après avoir travaillé pendant quelques mois à Grand Rapids, Mich., et à Cleveland, Ohio, Jean Orth avait finalement gagné Painesville où il a établi son domicile depuis lors.

### DEMONSTRATION D'UN FOURNEAU A GAZ

Visitez notre Magasin, et voyez nos Biscuits en 7 minutes d'un fourneau froid. Et ces fourneaux ne vous coûtera pas plus que ceux qui lui sont inférieurs et consomment plus de gaz.

Venez voir par vous-même et vous serez convaincus.

## UNITED HARDWARE CO., LIMITED

1005-07 RUE DU CANAL.

## D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Desperine et Rivarville, à deux lieues de la rue du Canal, Sans District.

dim. marjés—

### Certains Pianos Vendus à \$4.00 et \$5.00 par mois chez GRUNEWALD

Pianos achetés, réparés, accordés, poils, échangés, etc.

## LAZARD'S \$25 LES COSTUMES STEIN-BLOCH

ne sont pas du genre passé que font la plupart des tailleurs. Cinquante ans dans le commerce des vêtements d'Hommes nous ont appris que les Habits Stein-Bloch sont bien au-dessus de la moyenne. Nos complets de \$25 vous surprendront. Arrêtez-vous ici.

En Asie Mineure.

Adana, Turquie d'Asie, 11 mai.—Les autorités locales ont ordonné des perquisitions dans toutes les demeures des musulmans en vue de recouvrer si possible le butin enlevé aux arméniens pendant les massacres.

## DEPECHEs Télégraphiques

M. Roosevelt en Afrique.

Londres, 11 mai.—Le corras du "Globe" à Naples, sur la foi de dépêches parvenues ces jours derniers dans cette ville, annonce que M. Roosevelt a non seulement tué de nombreux fauves depuis son arrivée dans le continent africain, mais a encore capturé un animal d'une espèce inconnue jusqu'ici. Cet animal remarquable tiendrait du zèbre et de la girafe.

## ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO

Flèvre Jaune, Flèvre Typhoïde, Flèvres Intermittentes, Flèvres Paludéennes.

DEPOSES DANS TOUTES LES PHARMACIES

APRÈS : E. FORTINER & Co. S. R.